

Jour 12 :

Nous marchons silencieusement. Après le souper, Étienne m'a proposé d'aller marcher. Il m'a dit qu'il avait besoin d'air et qu'il voulait me parler. Il veut sûrement me parler de ma crise de panique d'hier. Il va probablement me dire qu'il faudrait que j'aille voir un psychologue et bla bla bla. Mais ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne comprend pas, c'est que je n'ai pas besoin d'aller voir un psychologue. Ou j'en ai besoin et je ne veux pas le savoir ni l'entendre. Parce que ça serait un signe de faiblesse, selon moi. Je regarde devant moi. Nous marchons quand même lentement. Les mains dans les poches, les mots pour lui demander de quoi il veut me parler me brûlent la langue et je ne sais pas pourquoi je ne lui demande pas. Je me concentre seulement à mettre un pied devant l'autre et à avancer dans le paysage blanc, tout droit sorti d'un film.

À peine quelques minutes plus tard, mon frère prend la parole :

— Tu sais, le départ de maman m'a fait et me fait encore beaucoup de peine. J'essaye de me montrer fort pour toi, de ne pas pleurer devant toi mais ça n'a pas toujours été facile. L'autre jour, j'essayais de penser à pourquoi je ne voulais pas pleurer devant toi, pourquoi je ne voulais pas te montrer mes émotions. Puis...

Il marque une pause.

— ... ma réponse a été : parce que je ne veux pas me montrer faible. Pis, plus j'y pense, plus je me dis que toi, quand tu pleures, quand tu me montres tes vraies émotions, je ne trouve pas que c'est un signe de faiblesse, au contraire. Ce qui m'a amené à me demander pourquoi je pense que si je te montre mes vraies émotions et que je pleure devant toi, tu trouverais que c'est un signe de faiblesse ? Et je n'avais pas de réponse. Parce que justement, il n'y en a pas. Et c'est là que je m'en veux. Dans les derniers mois, tu t'es montrée 100 % vulnérable avec moi. Et je m'en veux de ne pas avoir fait pareil. Je me disais que quand tu venais me parler, c'était pour te libérer de tes émotions, et à chaque fois, je me disais mentalement : « elle est déjà assez fragile comme ça, je ne vais pas commencer à l'embêter avec mes problèmes ». Puis j'y ai beaucoup pensé dans les derniers jours et j'en ai conclu que ce n'était peut-être pas 100 % clair que je ne communiquais pas mes émotions, car à chaque fois, je t'écoutais, je te rassurais, mais je ne te parlais jamais de moi.

Et j'en ai conclu que tu mérites, toi aussi, que je me confie à toi. Tu mérites de me voir vulnérable comme je t'ai vue vulnérable.

Il arrête de marcher. Je fais de même.

Il continue :

— J'ai passé des nuits à pleurer, à me taper sur la tête d'avoir laissé maman aller faire sa commission toute seule, de ne pas y être allé avec elle. Et même si je faisais de mon mieux pour être un bon frère, patient avec toi et pour t'écouter, je trouvais ça difficile. Difficile pour moi mais aussi pour mon cœur de grand frère. Je trouve ça difficile de te voir avoir autant de peine. J'aimerais pouvoir prendre toute ta douleur, toute ta peine, mais je ne peux pas, et je me sens impuissant face à ça.

Les larmes coulent sur ses joues, comme sur les miennes.

— Arrête de dire ça. Tu n'es pas impuissant. Tu es juste un humain normal. Non, pas normal : le meilleur des humains. Et c'est normal, tu n'es pas un super héros non plus. Et ce n'est pas de ta faute, ce qui est arrivé à maman.

— Je sais, et j'essaye de penser comme ça, mais c'est très difficile.

— Tu peux tout me dire. Je vais t'écouter. Tu m'as écoutée pendant tellement d'heures, tu as le droit, toi aussi. Pis je ne vais pas te juger si tu pleures, tu es juste humain. Et arrête de dire que tu ne veux pas m'embêter avec tes problèmes : tu ne m'embêtes jamais. Ça va juste me faire du bien d'entendre quelqu'un d'autre me parler de ses problèmes.

Il plonge son regard dans mes yeux.

— Merci, Lé.

— Ce n'est rien, c'est mon travail de petite sœur, je réponds.

Nous nous faisons un câlin, puis nous recommençons à marcher.